

traversa à Berthier, accompagnée du colonel Dundas et du capitaine Smith, de l'artillerie. Son A. R. fut saluée une 3ème fois en entrant dans le bateau, par la garnison et la milice canadienne, dont l'agréable régularité, accompagnée de leurs acclamations et de celles des autres loyaux habitants, semblait le pénétrer d'un sentiment délicieux de leur honnête joie.

"Il est impossible de faire une description des vives expressions du contentement et de la satisfaction qui se manifestaient sur le visage de tous ceux qui étaient présents en cette auguste occasion. Nous nous flattions que tous les loyaux habitants de William-Henry se ressouviendront souvent de cette occurrence avec une joie toujours nouvelle."

N'est-ce pas que cette épître courtoisanesque, au style ampoulé et dithyrambique, a son charme particulier ?

En dépit de tout, le nom de Sorel a repris ses droits d'ainesse, et celui de William-Henry dort dans l'oubli de même que son auguste parrain.

**Le Courier des Etats-Unis.** (I, III, 21.)—Ce journal a été fondé à New-York en 1839 par Frédéric Gaillardet, auteur dramatique et littérateur français, né à Tonnerre en 1806. M. Gaillardet le rédigea jusqu'en 1848, époque où il revint dans sa patrie. Il continua cependant jusqu'à sa mort, arrivée il y a une dizaine d'années, à adresser chaque semaine des correspondances politiques à ce journal. On sait que l'honorable P. J. O. Chauveau a commencé sa carrière littéraire et politique dans ce journal dont il fut le correspondant régulier de 1840 à 1851.

Il est bon de faire remarquer que LE COURRIER DES ETATS-UNIS est le deuxième journal qui porta ce nom en Amérique. En effet, Joseph Bonaparte, ancien roi d'Espagne, fonda à New-York en 1828 un journal qui s'appelait aussi le COURRIER DES ETATS-UNIS. Il y collabora d'une façon très active. Le premier rédacteur de cette feuille fut Félix Lacoste, ancien officier de l'empire, qui mourut consul de France à New-York, le 14 novembre 1853. Nous ne savons quand disparut la feuille subventionnée par la famille Bonaparte.

**Wolfe et la langue française.** (I, III, 22.)—Wolfe, comme tous les Anglais instruits, parlait le français. Il aimait beaucoup cette langue. Presque toutes ses lettres contiennent des phrases françaises.

Ecrivant à son frère Edward, le 21 mars 1744, il ajoute en français au pied de sa lettre : "N'oubliez point mes compliments à ces adorables femmes que je viens de nommer."

En 1752, Wolfe obtint un congé et passa six mois à Paris. C'est de là qu'il écrivit à sa mère, le 26 octobre :—"Having discovered that I understood of but little the French language, and that I speak it very incorrectly (notwithstanding Mr. Haren's honorable approbation), I am disposed to fall upon some method that may lead me to a better knowledge of that useful tongue. The first necessary step is to leave off speaking English, and to write it as little as possible. This resolution of mine shall not, however, extend so far as to cut off all communication between us, for I had rather lose this or a much greater